

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

PREMIÈRE SÉRIE.

---

LES  
VOIX POÉTIQUES

PAR

LOUIS OPPEPIN — J<sup>n</sup>-B<sup>te</sup> ROZIER — V. LEYMARIE — ALBERT BERTAUX  
LOUIS DE VEYRIÈRES — PHILIPPE (MAXIME) — CONSTANT BERLIOZ — G. RIVET  
T. GESLAIN — LOUIS GODET — G. HALU — MICHEL DESFOSSEZ  
F. THESSALUS — SIMON LABORDE — ROBERT DUTERTRE — J<sup>les</sup> SAUZET  
CASIMIR BLONDEAU — JOHANNIS MORGON — A. LETUR  
D<sup>r</sup> ANDRE VETAN — H. CALOUBL — LEANDRE BROCHERIE  
L. LAMB — A. CHAIZE — J<sup>ne</sup> BEZIAT DE MAYNARD — V. COLOMB  
ADRIEN DE LOBEL — EUGÈNE MARGOUZY  
ETC., ETC., ETC.

PUBLIÉES PAR

ÉVARISTE CARRANCE

Président d'honneur des Sauveteurs de Saône-et-Loire

---

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE A.-R. CHAYNES, RUE LEBERTHON, 7

—  
1868



## UN MOT AU LECTEUR.

---

Le Poète est venu pour éclairer le monde ;  
Il cherche avec amour la sainte vérité ;  
Son âme est un foyer, dont la flamme féconde  
Est le phare qui guide au loin l'humanité.

Év. C.

Nous adressions, il y a quelques mois, à tous les amis de la poésie, le programme d'un Concours Poétique placé sous nos auspices.

Notre voix a été entendue.

De nombreux écrivains ont daigné se rendre à notre appel, de nobles et belles poésies, chaleureux et sympathiques élans du cœur, sont venues se disputer la palme du génie dans ce modeste tournoi.

De jeunes poètes nous ont apporté les prémices de leur intelligence.

Des plumes exercées ont voulu se joindre à nos timides rêveurs.

Enfin, quelques maîtres ont daigné nous accorder leur concours.

Ce volume contient des chants admirables et des vers médiocres, des accents virils et des voix d'enfants.

Notre époque est signalée par une littérature grossière et malsaine. Les drames lugubres sont devenus à la mode, les romans les plus immoraux sont dévorés avec avidité.

C'est au milieu de cette agglomération de livres, exaltant les passions basses et serviles, que nous venons publier nos *Voix Poétiques*, et les présenter au public.

Voici des écrivains de tout âge, de tout rang, de tout mérite, qui viennent demander à la poésie un peu de la gloire, accordée si facilement à nos modernes romanciers. Ils n'ont point l'immoralité révoltante de nos entrepreneurs littéraires.

res : ils ont l'amour, et la foi. C'est au public à justifier leurs espérances.

En terminant, nous devons remercier les membres du comité littéraire de leur aimable concours, et jeter quelques fleurs sur une tombe à peine fermée.

La littérature provinciale vient de perdre récemment un de ses plus fidèles soutiens. M. Amion Faure, poète plein de verve et de talent, dont nous étions fiers de nous dire l'ami, vient d'être frappé par la mort.

Cet affreux malheur nous a douloureusement ému, car nous avons appris à connaître et à aimer Monsieur Faure, le noble et généreux promoteur des *Rimes provinciales*. Ainsi se brisent les liens terrestres !

Nous marchons dans la vie avec indifférence, sans comprendre que chaque minute qui s'écoule nous rapproche de l'éternité.

ÉVARISTE CARRANCE.



A Notre cher Maître

VICTOR HUGO

*Hommage d'admiration sincère  
et de profond respect.*

ÉVARISTE CARRANCE.



Hauteville-Housse, 15 avril 1868.

*A Monsieur* ÉVARISTE CARRANCE.

Mon honorable et cher Confrère,

J'accepte avec émotion la dédicace des *Voix Poétiques* que vous m'offrez si gracieusement.

Toutes vos jeunes voix ont un écho dans mon vieux cœur. Vous glorifiez l'art, l'idéal, le dévouement, l'amour, toutes les nobles passions, tous les saints héroïsmes. Moi qui suis l'absent, j'écoute et j'applaudis. L'inspiration d'où sort le vers, console et délivre. Toute âme lyrique est une âme affranchie. Quoi qu'il arrive, il nous restera toujours cette patrie et cette liberté, la Poésie. — Chers poètes, je presse toutes vos mains dans les miennes.

VICTOR HUGO.



JEANNE.

---

Aux collaborateurs des *Voix Poétiques*.

I

Avez-vous par hasard, dans un puissant empire,  
Au milieu des palais de marbre et de porphyre,  
Entouré des splendeurs qu'offre la vanité,  
Dans un recoin obscur, cherché la vérité.  
Au détour du chemin, dans un carrefour sombre,  
Votre pas ressemblant au pas furtif d'une ombre,  
Vous êtes-vous perdu, le front triste et rêveur,  
Et vous êtes-vous dit, morne et plein de stupeur,  
En sentant sur le corps comme un frisson étrange :  
Je suis dans un quartier fait de honte et de fange ;  
Quels sont les délaissés qui vivent en ce lieu ?  
Jamais le doux soleil, ce saint regard de Dieu,  
Ne réchauffe les murs de ce quartier sinistre.

A dix pas de cet antre, est l'hôtel d'un ministre,  
Un hôtel merveilleux, dont une seule cour  
De marbre et d'or, ressemble au temple de l'amour.  
Pourquoi donc l'ombre est-elle auprès de la lumière,  
Seigneur, ne sommes-nous plus égaux sur la terre ?  
Ici la faim, — là-bas un luxe étincelant ;  
L'orgueil et la paresse, au regard triomphant ;  
Les jeux et les plaisirs, traçant de prompts rides,  
Tandis que sur un lit, fait de haillons sordides,

Un malheureux se meurt, faute d'un peu de pain.  
Si vous n'avez pas vu ces antres de la faim,  
Si jamais vous n'avez fait ce sombre voyage  
Lisez, j'écris pour vous.

Jeanne, était belle et sage ;  
Seize printemps brillaient sur son front ingénu.  
Ses yeux noirs respiraient un bonheur inconnu  
A ce monde orgueilleux qui gémit en silence.  
Chaste et douce, elle avait une sainte croyance  
Et priait ardemment, tous les jours, le Seigneur.  
Sa mère était tailleuse et son père couvreur ;  
Ils habitaient tous trois une humble maisonnette,  
Souriant au bonheur d'une existence honnête,  
Où les bruits de Paris, fait de lucre et d'orgueil,  
S'arrêtaient, sans oser en profaner le seuil.  
Auprès d'un feu modeste, où le fagot pétille,  
Il fallait assister au repas de famille ;  
Il fallait voir le père, au regard caressant,  
S'arrêter tour à tour sur la femme et l'enfant.  
Regard de l'homme heureux, dont un amour sincère,  
Au bonheur de l'époux, joint le bonheur du père.

## II

Un matin de printemps, où le soleil joyeux  
Souriait follement et caressait les yeux,  
La mort, qui regardait — frémissante et livide,  
Sous le pied chancelant du couvreur, üt un vide ;  
La tête lui tourna comme un homme grisé.  
Il luttait éperdu, — mais retomba brisé.  
Sur le pavé sanglant gisait son corps inerte ;  
La mort entraît déjà par la tête entr'ouverte,

Et du joyeux logis allait faire un linceul.  
Pendant qu'il se mourait ainsi, presque tout seul,  
Jeanne arrosait les fleurs de sa chère fenêtré,  
En murmurant : Mon père est bien long à paraître  
Aujourd'hui. Que fait-il, et qui peut amener  
Le retard qu'il apporte à l'heure du dîner ?  
Et Jeanne interrogeait aussi sa bonne mère.

Deux hommes, lentement portaient une civière,  
Et frappèrent des coups bruyants à la maison.

L'âme avait pris son vol. — Sa charnelle prison  
Reçut seule les pleurs d'une douleur profonde ;  
Nul talent ne saurait retracer en ce monde,  
Ces cris poignants, ces mains tendues, ces sanglots !  
Lorsqu'un navire sombre haletant sous les flots,  
Nul ne retient ses cris, — seul l'Océan farouche  
Les emporte effrayés dans sa terrible bouche,  
Et va les déposer brûlants aux pieds de Dieu !

### III

La terre a la douleur funèbre pour essieu.  
Chaque chose ici-bas, a sa chute profonde,  
Et l'axe lumineux, qui fait mouvoir le monde,  
Est un grand composé des éléments divers.  
Oui, tout ce qui respire en ce vaste univers,  
Papillon, femme et fleur, vautour, aigle et colombe  
Doivent subir les lois terribles de la tombe,  
Se dissoudre et se fondre, au creuset niveleur,  
De ce monde pétri de fange et de terreur.

### IV

Sur l'enfant orphelin et sur l'épouse veuve  
N'envoyez point, Seigneur, une nouvelle épreuve ;

Elles ont imploré le Maître Souverain  
Le cœur meurtri, le corps las du calvaire humain.  
Sans murmurer pourtant une parole amère  
La fille a partagé le malheur de la mère,  
Et dans l'étroit logis, les regrets et les pleurs  
Ont remplacé les chants et les petites fleurs.  
Jeanne travaille avec un sublime courage ;  
Le devoir a placé sur son charmant visage,  
A la fois, une étrange et douce gravité.  
Son front pur fait de grâce et de virginité  
Du marbre de paros a la blancheur divine ;  
Son œil noir est profond — et sa taille est si fine,  
Qu'on peut la comparer au flexible roseau.

L'hiver a déployé son lugubre manteau ;  
Les toits sont recouverts d'une couche de neige ;  
L'hiver, accompagné d'un funèbre cortège,  
A tous les malheureux fait entendre sa voix.  
Les foyers sont déserts faute d'un peu de bois,  
Et dans le ciel brumeux, ô douleur ! c'est à peine  
Si le soleil sourit une fois par semaine ;  
Le soleil, ce regard d'un Dieu compatissant  
Dont les divins rayons caressent l'indigent.

Jeanne est sans doute un ange égaré sur la terre ;  
Nuit et jour elle veut travailler pour sa mère,  
Dont la frêle santé s'affaiblit chaque jour.  
Elle entoure de soins, de bonheur et d'amour  
La veuve, qui voudrait retrouver le courage ;  
C'est en vain ; on peut voir comme un triste présage  
Le teint pâle, et les yeux bordés d'un cercle noir,  
Et la fièvre arriver dès que revient le soir.

La fièvre avec la soif atroce et dévorante,  
Avec le rêve affreux qui se dresse et tourmente,  
Et vous met frissonnant en face de la mort.

La malade eut un soir un terrible transport ;  
Elle appela sa fille et lui dit des injures ;  
De ses lèvres sortaient d'indicibles murmures :  
Mots amers que dictait une longue douleur,  
— Que dit la lèvre en feu — mais que dément le cœur.  
Bientôt, Jeanne comprit cet atroce délire,  
Et ce qu'elle souffrit ne saurait se décrire.  
Elle cacha ses pleurs, étouffa ses soupirs,  
Elle eut une voix calme et parla de plaisirs,  
D'amusements prochains et de fêtes nouvelles  
Où la mère et l'enfant pourraient se faire belles.  
Et Jeanne avait alors un regard saint et pur,  
Un regard où le ciel avait mis son azur.

V

Jeanne allait tous les jours, d'un pas modeste et sage,  
Rapporter le travail et chercher de l'ouvrage ;  
Parfois elle entendait parler de sa beauté,  
Son beau front rougissait, — ô sainte humilité !  
Sa marche devenait plus vive et plus rapide ;  
Elle entendait des voix qui l'appelaient : Sylphide.  
Un passant souriait et murmurait tout bas  
Qu'elle ne devait point ainsi presser le pas ;  
Car, qu'importe après tout, qu'on soit juive ou chrétienne  
Une vertu n'a point une robe d'indienne.  
Celui qui la faisait travailler, un beau soir  
La regarda pensif, et dit : il faudra voir.  
Cette enfant là me plaît, son regard est superbe,  
Elle pourrait tomber sur quelque fat imberbe.

Je veux ces deux grands yeux qui pétillent d'amour,  
Et le maudit tailleur l'appela certain jour ;  
Et sans rougir lui fit de sa honteuse flamme,  
L'aveu le plus impur qui soit sorti d'une âme.

Jeanne frémit, — l'éclair qui jaillit de ses yeux  
Fut la seule réponse à ces ignobles vœux.  
Elle partit tremblante et retrouva sa mère  
Se tordant de douleur sur un lit de misère.

## VI

Entendez-vous la mort sous le râle effrayant,  
Elle vient arracher la mère à son enfant...  
Elle vient sourdement et se tapit dans l'ombre  
Comme un larron qui cherche un recoin le plus sombre.  
Jeanne pleure, et la mère au milieu d'un frisson  
D'une voix presque éteinte, hélas ! veut sa boisson.  
La soif brûle sa gorge et double son supplice,  
Pour calmer la mourante il n'est plus d'artifice :  
Elle a soif ; — le foyer s'éteint faute de bois,  
Le sucre est épuisé, tout arrive à la fois,  
La mort vient ! O douleur ! pas la moindre ressource,  
Pas un sou dans la poche et dans l'étroite bourse ;

Elle a soif, pauvre mère, et son regard brûlant  
Demande qu'on termine au plus tôt son tourment.  
Il est nuit ; on entend dans la petite chambre  
Les vitres tressaillir sous le vent de décembre.  
Où donc est le bonheur ? où donc est le printemps ?...  
Le vent souffle au dehors et la mort au dedans.

## VII

Jeanne pleure toujours sur le coup qui l'accable ;  
Il ne lui reste plus qu'une petite table

De laquelle un marchand a refusé dix sous.  
A prier tout le jour, elle use ses genoux ;  
Nul n'entend ses sanglots, le ciel n'y veut point croire,  
Et la mère qui meurt demande encore à boire.  
Jeanne n'hésite pas, une minute encor ;  
Pour sauver la mourante, il lui faut un peu d'or ;  
La vertu n'est qu'un mot, la morale est infâme ;  
On peut vendre son corps, on vendrait bien son âme  
Pour sauver de la mort un être bien-aimé.

Vous n'avez point souffert sans avoir blasphémé ;  
En ce monde où le cœur est composé de fange,  
La faim est un besoin, l'honneur un mot... étrange.

La fille au désespoir frappa chez le tailleur.  
Il sourit en voyant sa fatale pâleur,  
Et joyeux s'écria : Je t'attendais ma belle.  
— Donnez-moi de l'argent ! me voici, lui dit-elle.

### VIII

Une heure après, l'enfant revint toucher le seuil  
De la sombre maison, que visitait le deuil ;  
Et, comme frémissante elle entr'ouvrait la porte...  
Son pied sentit un corps ! C'était sa mère morte !

ÉVARISTE CARRANCE.



REFLETS DU CIEL.

I

L'AMOUR.

---

L'oiseau dit à la fleur : « J'aime ta douce haleine ! »  
L'Océan mollement vient mourir à ses bords ;  
L'aube darde ses feux éclatants sur la plaine ;  
La brise porte au ciel de sublimes accords ;

L'étoile dit au soir de ravissants mystères ;  
La montagne palpite aux souffles de l'été ;  
Riche de sa blancheur, aux vallons solitaires  
Le lys étale en paix sa royale beauté !

Tout est frémissements dans la nature immense !  
L'air est plein de rayons, et les bois de concerts !  
La nuit finit le chant que l'aurore commence :  
C'est un hymne sans fin au Dieu de l'univers !

Et les anges ravis, sur la harpe éternelle  
Répètent ce grand hymne au céleste séjour ;  
Et le ciel et la terre, — union solennelle ! —  
Demeurent confondus par le lien amour !

II

LA FOI.

---

Heureux celui qui croit ! Plus fort dans la tempête  
Que le roc tourmenté par le flot en fureur,  
Il entend sans frémir la foudre sur sa tête,  
Et ne chancelle pas sous les coups du malheur !

Il va, les yeux fixés aux célestes rivages :  
Ses pieds sont déchirés aux ronces du sentier ;  
Ses nuits sont pleines d'ombre et ses jours de nuages :  
Ses flancs saignent ; n'importe, il marche sans plier !

Quand l'hiver, noir fantôme à l'haleine glacée,  
Accourt, enveloppé de ses âpres frimas,  
L'hirondelle s'enfuit, par son instinct poussée,  
Et vole sans errer à de plus doux climats.

Quelle main la conduit, dans sa course lointaine?...  
Quelle voix lui promet, là-bas, vie et chaleur?...  
Celui qui donne l'onde aux ruisseaux de la plaine,  
Le soleil au ciel pur et l'encens à la fleur !

Et, confiant, l'oiseau descend de plage en plage!...  
Sentant dans son essor le doigt mystérieux,  
Songe-t-il aux dangers du pénible voyage?...  
Non ; il atteint le but et gazouille joyeux !

Hommes, relevez-vous ! cette main si puissante  
Qui veille aux plus petits, tient pour vous allumé  
Le flambeau de la Foi, dont la flamme éclatante  
Vous montre du bonheur le chemin parfumé !

Marchez donc, courageux, à cette clarté sainte !  
Et si le doute amer parfois trouble vos fronts,  
Au céleste flambeau rattachez-vous sans crainte !  
Dieu ne vous suit-il pas de ses regards profonds ?

III

L'ESPÉRANCE.

L'Espérance est la fleur dont le bois se parfume ;  
Le flot qui pousse au port le navire égaré ;  
L'étoile qui sourit dans un ciel azuré ;  
Le chant du frêle oiseau dans son doux nid de plume !

C'est le timide aveu de la chaste beauté ;  
L'obole dans la main du pauvre qui soupire ;  
Le rythme harmonieux du poète en délire,  
Rêvant le sceptre d'or de l'immortalité !

C'est la palme promise à la valeur des braves ;  
Du proscrit regretté, c'est le prochain retour ;  
Après la sombre nuit, l'aurore d'un beau jour ;  
La douce liberté pour les peuples esclaves !

C'est la fraîche oasis dans le désert en feu ;  
Le berceau bien-aimé que protège une mère ;  
La voûte éblouissante où monte la prière !  
C'est la Foi, c'est l'Amour ! L'Espérance, c'est Dieu !

IV

LA CHARITÉ.

La Charité, c'est l'ange au gracieux sourire  
Qui recueille ici-bas les sanglots et les pleurs ;  
Éclaire les sentiers tout emplis de terreurs,  
Et ranime le cœur harassé qui soupire !

C'est la brise qui passe, essayant la sueur  
De l'artisan courbé sous un lourd poids d'alarmes ;  
C'est le regard ami qui se voile de larmes  
Quand un front bien-aimé pâlit sous la douleur !

C'est la lèvre qui prie et la voix qui console,  
Près du sombre grabat effleuré par la mort !  
C'est le barde aux puissants annonçant le remord ;  
C'est la main qui, sans bruit, verse au pauvre l'obole !

Peuples ! la Charité, c'est le luth généreux  
Qui chante au seuil des rois le nom de la patrie !  
La Gloire, l'Équité, la Liberté chérie,  
Votre lot méconnu, votre joug douloureux !

. . . ? . . . . .  
O sainte Charité ! source d'amour, ô flamme  
Que la main de Dieu seul allume dans le cœur ;  
Suave essence, don précieux du Seigneur,  
N'es-tu pas le trésor qui parfume notre âme !...

LOUIS OPPEPIN.

Nevers.



MÉDÉE.

ACTE LYRIQUE.

PERSONNAGES.

MÉDÉE,  
JASON,  
LES DEUX ENFANTS DE MÉDÉE,  
DIRCÉ, fille de Créon, rivale de Médée,  
PHÉNICE, confidente de Médée,  
LES FURIES,  
ESCLAVES,  
PEUPLE DE CORINTHE,  
PRÊTRES ET SOLDATS GRECS.

---

Le théâtre représente une place publique de Corinthe. Au fond, paraît sur une élévation le palais de Créon. Partant de la droite, on en descend par un long circuit pour aller à la gauche, où se trouve le temple de Junon. A droite, sur le devant, en face du Temple, on voit la statue de la Déesse. La partie à gauche, entre le palais et le temple, est occupée par un bois sacré.

SCÈNE PREMIÈRE

MÉDÉE

*(Elle descend sur un char traîné par des dragons. Elle en sort, et le char s'éloigne sur un signe qu'elle fait.)*

Lieux jadis fortunés, témoins de mon amour,  
J'ose donc vous revoir?... Corinthe, heureux séjour,

Tu ne l'es plus pour moi.... Trahie et dédaignée,  
Fuyons, par l'inconstant de ces bords éloignée....  
Que dis-je ? Époux ingrat ! Son ordre souverain  
Ne m'a-t-il pas bannie ?... A cet ordre inhumain  
Eh quoi ! Sans opposer les efforts de sa rage,  
Tu fuirais, ô Médée !... En ce dernier outrage,  
Que te resterait-il ? L'infamie ou la mort....

*(Avec indignation et fureur.)*

O honte !... On me verrait succomber à mon sort ?...  
Ai-je donc oublié mes projets de vengeance ?  
Non... de l'amour proscrit seule et douce espérance,  
Ils vivent tous entiers dans mon cœur en courroux....  
Perfides ennemis, vous sentirez mes coups.

*(Après un silence.)*

Mais en voyant ces murs je me sens désarmée.  
Oh ! que serait-ce alors, à ma vue alarmée,  
Si mon perfide époux s'offrait ?.. et mes enfants ?...  
Du crime de leur père, eux, ils sont innocents.

*(Après un court instant de méditation.)*

Erreur !.. ils ont ses traits, ils ont aussi son âme ;  
Même haine à leur tour contre moi les enflamme.  
Ils partagent son crime... arrêtons ces efforts !  
Fureur, arme mon bras, sers de justes transports !

*(Elle se jette aux pieds de la statue de Junon.)*

Et toi, venge en ce jour les droits de l'hyménée,  
Junon, réponds au vœu de ma haine acharnée.  
Sur ce Jason, objet des plus tendres amours,  
Pour qui ma voix naguère implora ton secours,  
Déchaîne le fardeau des vengeances célestes.  
Qu'il succombe frappé des maux les plus funestes....

Sur son front odieux je les appelle tous :  
Tous puissent-ils ensemble accabler mon époux !

*(Elle se relève furieuse.)*

De l'infâme Dircé, moi, devenir l'esclave !  
Moi chassée!... A ce point se peut-il qu'il me brave?  
L'ingrat!... Voilà le prix de mes feux, de mes dons....  
Sait-il que pour punir ses noires trahisons  
Je puis ourdir encor des trames inconnues;  
Que, rivale des dieux, je marche sur les nues.  
Mon bras lance la foudre en sillons tournoyants ;  
D'un voile ensanglanté les astres flamboyants  
Se couvrent quand je veux... mon regard homicide  
Répand sur le soleil une teinte livide.  
A mon gré, la nature intervertit ses lois ;  
Les morts de leurs tombeaux s'élançant à ma voix ;  
Ma main peut ébranler les fondements du monde.  
Mes magiques accents, perçant la nuit profonde,  
Sur son trône infernal font tressaillir Pluton.  
Fidèle à mes desseins, la cruelle Alecton  
De Némésis, pour moi, sait apprêter les armes....  
Et tandis que tout cède au pouvoir de mes charmes,  
Je ne puis triompher de ses lâches froideurs.  
Le perfide, en secret, se rit de mes douleurs :  
Pour l'émouvoir, ma plainte en vain se renouvelle ;  
L'air seul est attentif lorsque ma voix l'appelle.

*(Elle paraît méditer.)*

Fuirai-je?... Ah ! malheureuse où diriger mes pas?...  
Reverrai-je Jolcos? Du sang de Pélias  
Ces lieux fument encore!... Irai-je en ma patrie?  
Non... de mes attentats cette terre est remplie.  
De mon frère égorgé les membres réunis....  
Oh ! ma mère pourquoi me demander ton fils!...

De mon père au tombeau la cendre se réveille  
Et d'un cri de vengeance alarme mon oreille.  
Partout du sang!... Tout fuit mon aspect désastreux....  
Je frissonne.... O forfaits! O souvenir affreux!...  
Par les pleurs d'un ami l'innocence affligée  
Quelquefois de ses maux se trouve soulagée.  
Pour Médée, il n'est plus d'amis consolateurs :  
Elle est dans l'univers seule avec ses malheurs....  
Seule avec ses remords!... Horrible destinée!...

*(On entend du côté du palais des chants de fête.)*

Eh quoi! j'entends déjà les chants de l'hyménée.  
Déjà pour ma rivale, au pied des saints autels,  
Il va donc prononcer des serments solennels ;  
Des serments qu'à Médée, en un jour plus prospère,  
Avait juré sa bouche inconstante et légère.

*(Le cortège sort du temple.)*

Je vois, parés de lin, les prêtres approcher.  
L'infidèle les suit... hélas!.. où me cacher?

## SCÈNE II

*(Le cortège s'avance. Il se compose d'esclaves, de peuple, de soldats et de prêtres en habits de sacrifice. Tous sont disposés pour les cérémonies nuptiales et se dirigent en ordre vers le temple. Jason et Dircé s'avancent sur un char traîné par huit esclaves; Dircé penchée sur Jason qui la soutient. On s'arrête, en passant, devant la statue de Junon, et l'on jette des fleurs à ses pieds.)*

CHŒUR PENDANT LA MARCHÉ.

L'hymen des rois unit la fille  
Et le vainqueur de la toison ;  
Dans ces lieux que leur gloire brille :  
Vive Dircé! vive Jason!

Un jour plus pur succède aux jours d'orages :  
Jouissez-en, nouveaux époux.  
Vaincue enfin, sur de lointains rivages  
Médée emporte son courroux.

L'hymen des rois, etc.

*(Ils entrent tous dans le temple.)*

### SCÈNE III

MÉDÉE *(revenant)*.

Que son œil est serein !... Quelle majesté fière  
Rehausse encor l'éclat de sa prestance altière !  
Dans ce calme superbe il est l'égal des dieux.  
Au temps de nos amours, sur son front glorieux  
Ne rayonna jamais cette fierté charmante.  
Ivre de volupté, sa criminelle amante  
Déjà contre son sein... je les vois, ciel vengeur !  
Leur joie aigrit encor ma jalouse fureur.  
Courons.... Arrachons-les de leur char de victoire....  
Frappons un coup plus sûr, lorsqu'enivrés de gloire,  
Ils iront se jurer, aux yeux des immortels,  
Des vœux dont le blasphème offense leurs autels.  
Il est temps !... Renversons ces colonnes tremblantes :  
Couvrons-nous avec eux de ruines croulantes !...

*(Après une pause.)*

De ma vengeance encore arrêtons les effets.  
Pour les mieux méditer suspendons nos forfaits....  
Cette nuit, immolant l'ingrat et ma rivale,  
Je puis ensanglanter leur couche nuptiale.  
Ce supplice paiera leurs indignes amours :  
Il servira ma rage... et je flotte toujours !

Et je mesure encor les coups de ma vengeance,  
Quand Dircé triomphante insulte à ma puissance !  
Ma haine, pour l'atteindre, au défaut de mon art,  
De tous les éléments braverait le rempart.  
Perfide ! ton audace irrite ma colère....  
Si d'un poison secret, sur ta couche adultère,  
Ton criminel Jason sentait son cœur glacé....  
Il se réveille... il lutte et, sur toi renversé,  
Il meurt.... C'est, après tout, ne perdre que la vie.  
Que d'opprobre plutôt son âme soit nourrie ;  
Qu'il vive de sa gloire et du monde oublié,  
Fardeau de la nature, objet de ma pitié !  
Soleil, à ton lever, tu verras son délire ;  
Le soir tu l'entendras exhaler son martyre ;  
Que sa plainte perdue, empoisonnant ses jours,  
Se renouvelle encore au-delà de son cours.  
Euménides, sortez de la nuit éternelle ;  
Prêtez-moi vos fureurs ; armez ma main cruelle ;  
Agitez vos serpents, apportez vos poisons....  
Qu'un plus grand châtement suive ses trahisons !  
Grands dieux ! Si ma rivale allait le rendre père !  
Il l'est déjà, le monstre... il l'est !... Douleur amère !  
Un noir frisson m'agite et trouble tous mes sens....

*(Elle parcourt vivement la scène.)*

Déchirant souvenir ! Qu'ai-je dit ? Ses enfants !  
Ils sont, ils sont les miens.... Amante, épouse, mère,  
Que ses traces par moi s'effacent de la terre....  
Faut-il, ô tristes fruits d'un malheureux amour,  
D'un mortel si perfide avoir reçu le jour !  
Dircé m'a tout ravi.... La honte, l'esclavage,  
Le crime et ses poisons, voilà votre héritage.  
Serait-ce pour cela que je vous ai nourris,  
Que j'ai pleuré pour vous, que je veille, ô mes fils ?